

mêmes brumes légères, qui se succèdent avec une émulation, avec une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du cano n, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air, d'un vol assuré comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée quelque chose de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin; vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

Une journée maussade, quelquefois deux, s'écoulaient ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritables torrens, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe comme dans les plus grandes averses, la fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant cela cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête: ce n'est plus le vent de nord-est seul; tous les enfans d'Eole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le coup du revers. Cela termine et complète la *neuvaine de mauvais temps*.....

Huit jours après celui où nous avons vu partir les deux jeunes Guérin, les habitans de la *côte du sud*, avaient éprouvé tout ce que nous venons de décrire. Ils en étaient rendus à cette dernière bourrasque, qui, si elle n'est pas charmante par elle-même, a toujours cela d'aimable: d'être la dernière.

C'était le soir. Madame Guérin et la jeune Louise étaient assises près d'une table, dans la grande salle, qui formait avec deux petits cabinets et la cuisine ou *salle des gens*, la seule partie habitée de la maison. Le reste comprenait deux salons bien meublés, et quatre autres petits cabinets ou *chambres à coucher*. Ces appartemens situés à la suite des autres, et sur le même niveau, étaient fermés à la clef, et ne s'ouvraient que dans les grandes occasions.

Dans la *salle des gens* un feu bien nourri remplissait l'âtre, et illuminait de clartés inégales et intermittentes, cette chambre, la plus grande de la maison. Autour du foyer étaient rassemblés tous les serviteurs de la ferme et quelques-uns de leurs amis. On faisait rôtir des *blé dindes* (épis de maïs) et vieillards, jeunes garçons et jeunes filles, avec une gaieté qui semblait narguer la tempête, se livraient à cette occupation favorite des soirées d'automne. La porte qui faisait communiquer les deux appartemens était ouverte, et de sa place, madame Guérin pouvait surveiller tout ce qui se passait dans la petite réunion où se trouvaient plusieurs *cavaliers* et plusieurs *blondes*. Louise faisait une lecture à sa mère. Le livre dans lequel elle lisait était du petit nombre de ceux qui avaient échappé à l'*auto-dafé*, fait par l'avis du curé de la paroisse, de presque toute la bibliothèque de M. Guérin.

C'était l'*Histoire Générale des Voyages*. Tandis que la jeune fille lisait d'une voix douce et émue, la bonne maman enchaînait

avec une merveilleuse rapidité les mailles d'un *tricot age*, qu'elle destinait à l'un de ses fils.

— Mon Dieu! dit-elle, que ce pauvre Pierre est heureux de ne pas être sur une île déserte comme ce jeune matelot anglais! Lui, qui use tant de paires de bas et de hardes de toute espèce!

— Tant qu'à cela, dit Louise, il n'y aurait pas eu assez de feuilles de palmier pour lui, ni assez de peaux de bêtes. Savez-vous que Charles est un vrai bijou auprès de lui?

— C'est vrai, mais ce pauvre enfant, il ne faut pas lui en vouloir. Il se donne tant de peine. J'ai dans l'idée que ça sera lui qui relèvera la famille.... mais continue ta lecture.

— Je ne sais pas, *maman*, cette lecture commence à me déplaire et à me faire peur. Entendez-vous le vent? S'il allait se passer pour tout de bon des choses comme celles que nous lisons! Que ça doit être effrayant un naufrage!

— Lis toujours, ma chère. Avant de nous coucher, nous dirons un *memorare* pour ceux qui sont dans le danger, et un *de profundis* pour les défunts.

Et la docile jeune fille reprit sa lecture.

Les bruits que l'on entendait du dehors n'avaient en effet rien de bien rassurant. A travers les éclats de la tourmente on distinguait comme une basse continue le lugubre vent de nord-est. Le choc des vagues qui ressemblait à un glas funèbre et lointain, le froissement du feuillage et le craquement des branches du gros orme près de la maison, les sifflemens du vent dans la cheminée, aigus et stridens comme les miaulemens de plusieurs chats en colère; tout cela faisait une bien triste diversion, aux cris bruyans, que l'on entendait dans l'autre salle. Louise, impressionnable comme on l'est toujours à son âge, ressentait une vague terreur que ne partageait pas sa mère.

D'une grande expérience, d'un esprit élevée, d'une volonté opiniâtre, cette digne femme, croyait dans ce moment toucher à la fin d'une lutte, qui avait duré plusieurs années. Cette pensée était seule au fond de son âme: la lecture qu'elle se faisait faire, la gaieté qu'elle voyait tout près d'elle, la tempête qu'elle entendait mugir, n'effleuraient que la surface de son esprit.

M. Guérin était mort jeune et presque soudainement; laissant une succession encombrée, des affaires difficiles, qu'il aurait pu mener lui-même à bien, mais qu'il était impossible à tout autre de terminer. Il avait contracté quelques dettes assez considérables pour étendre son commerce et construire la belle maison qu'il habita seulement quelques années; abandonnant la demeure paternelle à ses frères, l'un marié et à la tête d'une nombreuse famille, et l'autre célibataire; c'était l'*oncle Charlot*, dont parlaient nos deux jeunes gens au commencement de notre récit. Sans une circonstance bien étrange, madame Guérin aurait pu, sinon continuer le négoce de son mari, du moins, liquider avec le temps, les dettes qu'il lui avait léguées, et conserver une position très-indépendante. La seule personne qui eût une forte réclamation contre la succession de M. Guérin, était le brave Déchéne, riche cultivateur, homme honnête et généreux, qui ne pouvait inspirer aucune inquiétude. Les autres dettes avaient été contractées envers différentes maisons de commerce, de Québec; la créance la plus forte parmi celles-là, ne s'élevait pas à plus de cent louis. Tous les créanciers semblaient être dans les dispositions les plus favorables; plusieurs avaient même offert une remise de la moitié, accordant pour le reste, les termes les plus faciles. Madame Guérin se croyait donc parfaitement sûre; lorsqu'un jour il se présenta chez elle un petit épicier Jersais, à qui elle croyait devoir tout au plus quarante ou cinquante louis. Comme ce mon-